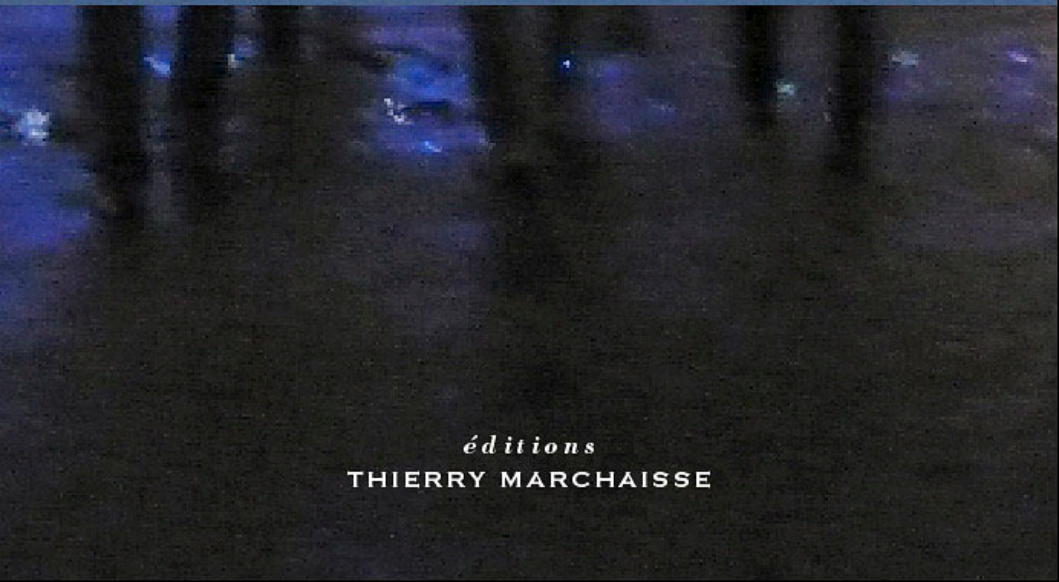




PHILIP LARKIN

UNE FILLE  
EN HIVER



*éditions*

THIERRY MARCHAISSE

PHILIP LARKIN

# UNE FILLE EN HIVER

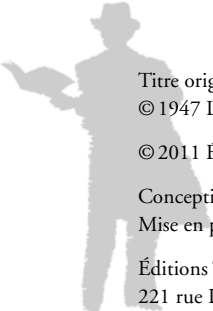
ROMAN

TRADUIT DE L'ANGLAIS  
PAR DOMINIQUE GOY-BLANQUET  
ET GUY LE GAUFEY



*éditions*

THIERRY MARCHAISSE



Titre original : *A Girl in Winter*

© 1947 Londres, Faber and Faber

© 2011 Éditions Thierry Marchaisse, *pour la traduction française et la présente édition.*

Conception visuelle et photo de couverture : Denis Couchaux

Mise en page intérieure : Anne Fragonard-Le Guen

Éditions Thierry Marchaisse

221 rue Diderot, 94300 Vincennes

Diffusion : Harmonia Mundi

**P**HILIP ARTHUR LARKIN est né en 1922 à Coventry dans une famille typique de la *middle class* anglaise. Il y suit une scolarité sans encombres qui le conduit à Oxford, où il termine ses études alors que l'Angleterre est plongée dans la guerre. Le bégaiement grave qui l'affecte depuis l'enfance et une vue fort déficiente le tiennent à l'écart du service militaire comme du service civil. Encore étudiant, il se lance dans son premier roman, *Jill*, qu'il achève en 1943 et publie en 1946. Avant même la fin de la guerre, il commence à travailler comme bibliothécaire – une voie qu'il poursuivra jusqu'à sa mort, créant et dirigeant la bibliothèque universitaire de Hull – et boucle durant l'hiver 1946-1947 son deuxième roman, *A Girl in Winter*, qu'il publie chez un éditeur renommé : Faber and Faber. La carrière romanesque s'ouvre à lui. Lié d'amitié à Kingsley Amis, avec qui il entretient une correspondance assez suivie, il est en contact avec les « Jeunes hommes en colère » qui incarnent un mouvement littéraire monté en épingle par la presse d'alors, ou ce qui chez les poètes s'appelle « Le Mouvement », mais il reste néanmoins à l'écart de ces rassemblements, eux-mêmes plutôt factices.

Une déception de taille l'attend cependant : il ne parvient pas à donner corps à son troisième roman, amorcé dès la sortie du second. À partir de là, la veine poétique, qu'il pratiquait aussi depuis ses premières tentatives d'écriture, s'avère mieux convenir à sa méticulosité, son sens du rythme et la musicalité de sa langue, son souci grandissant de faire cas d'une intuition passagère. Chaque composition cherche en effet à croquer une attitude discrète, un sentiment furtif, une impression fugace pour les porter à l'expression qui, seule, se partage, fait lien, émeut. La forme poétique sied mieux aussi à la rareté de ses moments d'écriture, dont il se plaint souvent au cours de sa correspondance avec Monica Jones, l'une de ses relations féminines les plus constantes et avec qui il finira par cohabiter peu

de temps avant sa mort. Ce célibataire, très absorbé par son métier de bibliothécaire, souvent indécis et flottant entre plusieurs femmes, n'en est pas moins pris par d'autres obligations : critiques de livres ou de disques de jazz (*All What Jazz*), préfaces, entretiens et textes divers, rassemblés et livrés à l'impression seulement deux ans avant sa mort, sous le titre ironique de *Required Writing*.

Dès son troisième recueil de poèmes, *The Less Deceived*, paru en 1955, Larkin commença à rencontrer une notoriété certaine dans le milieu poétique et littéraire anglais, confirmée par les deux recueils suivants, au point qu'en 1982 lui fut offerte la charge, prestigieuse entre toutes en Angleterre, de « *Poet Laureate* », poète officiel du royaume. Il la déclina, non par anticonformisme, mais par crainte d'une vie sociale trop intense. Lorsqu'il meurt d'un cancer en 1985, à soixante-trois ans, après une vie passée largement à l'écart du monde littéraire, il a donc déjà acquis une solide réputation, mais nul ne pouvait cependant prévoir l'incroyable succès public des *Collected Poems* : dès la fin des années quatre-vingt, les vers de Larkin sont sur toutes les lèvres.

Cette gloire *post mortem* a fait de lui un classique des lettres anglaises dont les romans comme les poèmes sont constamment réédités, mais aussi un personnage fort controversé. Ses éditeurs n'ont en effet pas hésité à rendre publics, non seulement les poèmes qu'il avait gardés dans sa manche, mais l'essentiel de sa correspondance privée, accompagnée d'une première biographie. Ces deux ouvrages présentaient un Larkin, certes savant (il fut l'éditeur d'une impressionnante anthologie de la poésie anglaise du XX<sup>e</sup> siècle), brillant et drôle à souhait, mais socialement conventionnel, réactionnaire en politique, d'un classicisme intransigeant en art comme en jazz, misogyne et porté à la pornographie, raciste à l'occasion. Toutes celles et ceux qui exigent que le poète soit aussi politiquement audacieux que novateur dans ses œuvres se sont donc dépêchés de conspuer celui qui les narguait de son ton canaille mêlé à la plus haute culture. Lorsqu'on l'entend affirmer : « Je pense que c'est très raisonnable de ne pas laisser les gens savoir à quoi vous ressemblez », on se dit que le succès s'est montré fort déraisonnable à son endroit, même si de nouvelles biographies et divers témoignages sont venus depuis donner des éclairages plus nuancés.

## **PREMIÈRE PARTIE**



La neige avait cessé de tomber pendant la nuit, mais à cause du gel persistant qui la figeait sur place, les gens se répétaient les uns aux autres que c'était loin d'être fini. Et au petit matin, on aurait pu leur donner raison parce qu'il n'y avait pas de soleil, seulement une immense carapace de nuages au-dessus des champs et des bois. Par contraste avec la neige, le ciel paraissait brunâtre, car le peu de lumière semblait venir d'elle, conférant à cette matinée l'allure d'un crépuscule de janvier.

La neige s'entassait dans les fossés et au creux des champs, où seuls des oiseaux s'aventuraient encore. Dans certains chemins, le vent l'avait impeccablement relevée jusqu'au sommet des haies. Les villages restaient isolés en attendant que des groupes d'hommes parviennent à dégager un passage sur les routes; les journaliers ne pouvaient plus aller au travail et, sur les aérodromes voisins, tous les vols restaient annulés. Les gens qui devaient garder le lit pouvaient voir la réverbération au plafond de leur chambre, et un jeune chien, confronté à ce phénomène pour la première fois, hurlait recroquevillé sous la citerne. Les bâtiments étaient saupoudrés par endroits du côté d'où venait le vent, et les clôtures submergées, comme des digues; tout le paysage était si blanc et si calme qu'on aurait dit une peinture formaliste. Les gens n'avaient pas envie de se lever. Regarder la neige trop longtemps avait un



effet hypnotique drainant tout pouvoir de concentration, et le froid semblait engourdir jusqu'aux os, rendant le travail plus difficile et désagréable. Pourtant, il fallait bien allumer les bougies, briser la glace dans les cruches et décongeler le lait; il fallait donner leur petit-déjeuner aux hommes et les envoyer travailler dans les cours de ferme. La vie devait continuer, si étriquée fût-elle; et même sans aller plus loin que le fauteuil près de la fenêtre, il y avait beaucoup à faire à l'intérieur, tout ce qu'on avait mis de côté pour un temps comme celui-là.

Mais les rails de chemin de fer couraient à travers les tranchées le long des remblais et, bien que vides, continuaient d'indiquer le nord et le sud avant de se rejoindre, passant devant des usines qui avaient fonctionné toute la nuit et derrière des maisons où la lumière débordait les rideaux, pour atteindre les villes où l'on faisait peu de cas de la neige et que le gel pouvait seulement assiéger quelques jours de son froid cinglant.

« Qu'est-ce qui vous donne un air si réjoui ? dit Miss Brooks en reniflant. Je suis morte de froid.

— Bien sûr, les conduits ne sont pas chauds, dit Katherine. Ils ne le sont jamais.

— Quelle plaie ! Je dirais volontiers ce que j'en pense à ce concierge.

— Le système est trop vieux pour servir à quoi que ce soit, j'imagine.

— Ils devraient y mettre bon ordre. Et regardez les toilettes que nous devons utiliser. Deux lavabos ! Et un seul miroir.

— Et tout tacheté, encore !

— Ma sœur, celle qui est mariée, travaille dans un bureau, dit Miss Brooks sur un ton d'envie mélancolique. Ils ont un radiateur à gaz.

— Je serais contente qu'on ait un radiateur, n'importe lequel.

— Oui, et ce n'est pas tout. Quand les matins sont froids comme aujourd'hui, vous pouvez avoir une tasse de thé, si vous voulez. *Et* une autre en milieu de matinée. Ça donne un peu de cœur à l'ouvrage, non ? Regardez-nous !

— Anstey a un radiateur. J'imagine qu'il n'y a que ça qui compte.

— Quand on parle du loup », dit Miss Brooks d'une voix lugubre.

Elles restèrent là un moment, près du chariot chargé de livres, à observer la longue allée qui s'ouvrait entre les étagères obliques jusqu'au comptoir. Toutes deux portaient des blouses rouges. Les hautes fenêtres étaient couvertes de givre, et la double rangée de lampes entièrement allumée bien qu'il ne fût que dix heures moins vingt. Les lumières individuelles au-dessus des étagères attendraient l'ouverture des portes au public.

Mr Anstey était entré en faisant claquer le petit portillon. Penché au-dessus du comptoir, une feuille de papier à la main, il parlait à Miss Feather en frappant la feuille du tuyau de sa pipe. Une respectueuse attention courbait la tête aux cheveux gris et désordonnés de Miss Feather. Il n'avait pas baissé la voix, mais les divers échos les empêchaient d'entendre ce qu'il disait.

« Je vais vous dire quelque chose, poursuivit Miss Brooks. Une fois, j'ai envoyé Feather lui demander si on pourrait avoir du thé — c'était avant votre arrivée.

— Et qu'est-ce qu'il a dit ?

— Bah ! Vous savez comme *il* est. » Miss Brooks tira un mouchoir de sa manche et s'essuya le nez. « Où allait-on le faire, qui allait le faire, où allait-on le boire, les employés auraient-ils droit à une pause pour le boire — faisant un monde de tout ce qu'il pouvait trouver. Il a conclu qu'« il ne voyait pas la possibilité de nous accorder cette requête ».

— Je l'entends comme si j'y étais. Pourquoi se croit-il obligé de parler de cette façon grotesque ? Je pense que c'est ce qui m'irrite le plus chez lui.

— Oh ! Il a probablement avalé un dictionnaire à un âge précoce, dit Miss Brooks avec un vague élan de facétie. Ou bien il est né comme ça. »

Katherine finit de débarrasser une rangée de livres du chariot et jeta un regard à Miss Brooks : « Je crois que vous vous moquez bien de tout ce qu'il peut dire.

— Ma foi, s'inquiéter de ce que disent les gens, ça ne sert à rien. Je ne vais pas me faire du souci à cause de lui.

— Je me demande ce qui l'agite en ce moment. »

La voix grinçante de Mr Anstey continuait à discutaitter, tandis que celle de Miss Feather dansait devant elle comme une feuille dans la tempête. Toutes deux se mêlaient aux échos provoqués par le moindre bruit — des pieds qui traînent, une règle qui claque, les coups assourdis des livres remis adroitement en place sur les rayons par les commis. Katherine et Miss Brooks se séparèrent, chacune se déplaçant le long des files d'étagères qu'elles avaient à charge de tenir en ordre. Bientôt tout fut en place pour le travail de la journée — les livres bien rangés en lignes régulières continues, les tampons dateurs à jour, les paquets de fiches disposés sur le comptoir en tas bien serrés. Elles se rejoignirent près d'un présentoir réservé au Japon.

« Et au fait, vos mitaines. Vous allez les porter ?

— Je suis à deux doigts de le faire. Vous pensez qu'on se moquerait de moi ?

— Bien sûr que non.

— Encore dix minutes et ces portes battront à tout vent.

— Allons, c'est samedi. Estimons-nous heureuses. La fin de la semaine.

— Je me demandais pourquoi vous aviez l'air si réjoui », dit Miss Brooks en s'éloignant. Tandis que Katherine retournait au comptoir, Miss Feather, libérée de Mr Anstey, vint vers elle comme si elle ne savait plus à qui elle s'adressait.

« Oh, Miss Lind...

— Oui ?

— Miss Lind... vous vous rappelez que vous étiez chargée des tâches administratives pendant que Miss Holloway était malade ? C'était quand, déjà ?

— Environ une semaine, je crois.

— Oui... Eh bien l'université dit que ce livre sur l'Ouganda, de Fielding, ne leur a pas encore été retourné. Mr Anstey m'en parlait justement. »

Miss Feather avait dépassé la quarantaine. Elle avait un visage desséché et sournois, avec une façon de lancer tout en parlant des regards de chaque côté, comme un conspirateur, sans presque jamais regarder quiconque en face.

Katherine fronça les sourcils.

« Ouganda, de Fielding? Je ne me rappelle pas. Le livre est marqué rendu dans le registre? »

— Oui, il est marqué rendu, mais ils disent qu'ils ne l'ont pas reçu », répéta Miss Feather comme une personne habituée depuis des années à devoir toujours tout répéter. Elle glissa un crayon dans la poche de sa blouse.

« S'il est marqué rendu, c'est qu'il est reparti, sûrement, dit Katherine sans conviction.

— Eh bien, ils disent qu'ils n'ont rien reçu, alors voulez-vous faire un tour en rayons, mon petit, et voir si vous pouvez le trouver? On l'a peut-être posé sur les étagères par erreur. Et prévenez Mr Anstey, si vous le trouvez. Ces petites choses prennent tellement de temps.

— Oui, je n'y manquerai pas si je le trouve. »

Katherine revint sur ses pas et se dirigea vers la section africaine, main droite en l'air, coude droit dans la paume de la main gauche. Son regard était nonchalant, mais ce fut presque le premier livre qu'elle vit, remis soigneusement en place dans la rangée de livres aux tranches de cuir terne. Un coup d'œil à l'intérieur de la couverture lui montra la marque de la bibliothèque universitaire. Elle le tourna entre ses mains d'un air maussade, le coinça sous son bras et retourna vers Miss Feather, qui l'observait avec un air de sagesse au rabais.

« Le voilà, Miss Feather.

— Ah, tant mieux. Voulez-vous le poser sur la table de Miss Holloway, alors ? Et vous voudrez bien dire en passant à Mr Anstey qu'on l'a retrouvé, et qu'on va le leur réexpédier sur-le-champ.

— Oui, d'accord. »

Miss Holloway n'était pas dans son bureau — lequel était en réalité à la fois une réserve pour les nouveaux livres et un service de prêt où elle tenait ses fichiers —, Katherine laissa donc le livre sur la table et se dirigea vers le bureau de Mr Anstey. Il était situé dans un couloir sombre finissant par un escalier colimaçon en fer forgé qui conduisait à l'arrière de la salle des catalogues. Elle frappa à la porte, et après un instant, la voix familière lui dit d'entrer.

Elle n'afficha guère d'expression en refermant la porte derrière elle. De fait, elle en affichait rarement : son visage blême, en forme d'écusson, ses yeux et ses sourcils sombres, ses pommettes hautes n'avaient rien de mobile ni d'éloquent. Ni sa bouche, plus étrangement encore, trop grande, aux lèvres trop charnues pour prétendre à la beauté. Mais vive et sensible comme elle était, elle aurait dû être des plus expressives. On aurait presque dit que ses lèvres étaient contusionnées, l'obligeant contre son habitude à les garder fermées. Pourtant, à d'autres moments, un petit regard amusé glissait sur son visage, comme si elle prenait plaisir à cet écran sans faille qui lui permettait de dissimuler ses pensées. Et quand elle parlait, c'était avec un accent étranger.

La pièce était prodigieusement chaude, avec un bruyant radiateur à gaz poussé au maximum, au point que le haut des flammes semblait lécher l'air. Un bol en porcelaine rempli d'eau, où flottait un mégot déchiqueté, était posé devant. Tout était très en désordre : des livres et des boîtes de fiches qui n'avaient pas été consultés depuis des mois s'entassaient le long des murs entre les rayonnages et les armoires. À l'intérieur du cercle, une autre rangée de papiers du même genre attendait d'être traitée depuis

des semaines; au centre de tout cela trônait un grand bureau à cylindre couvert de lettres, de feuilles dactylographiées et de catalogues, auquel était assis Mr Anstey. Un téléphone y était posé à côté d'un grand bidon d'essence à briquet.

Il se donnait son air habituel d'être trop absorbé dans des affaires d'importance pour remarquer l'entrée de la jeune femme, occupé qu'il était à cocher au crayon une liste dactylographiée sur papier pelure, la pipe coincée entre les dents avec un rictus hargneux. De temps à autre, il émettait un reniflement puissant et chargé. C'était un homme maigre et desséché d'environ quarante ans, avec un visage ridé, étroit, et de fines lunettes. Son costume était crasseux, elle détestait sa cravate, et il portait un pull-over dont les manches lui tombaient sur les poignets. Avec ses cheveux bien gominés et ses traits parfois agités de tics, il ressemblait à un employé de gare traumatisé par un bombardement.

À portée de sa main, une tasse et une soucoupe sales traînaient sur une étagère.

Elle attendit en face de lui, regardant avec dégoût sa tête penchée. Exactement comme si elle n'avait pas été là, il se leva et farfouilla dans un dossier, l'air mécontent. La fumée de sa pipe dégageait une odeur douceâtre. Ce ne fut qu'après s'être rassis à son bureau qu'il dit d'une voix affectant le poids des soucis :

« Eh bien, Miss Lind ?

— On a retrouvé le livre sur l'Ouganda, et on va le renvoyer tout de suite. »

Il ne donna aucun signe d'avoir entendu. Au bout d'une minute ou deux, il continua de la même voix :

« Où était-il ?

— Rangé sur les étagères. »

Mr Anstey inscrivit une dernière note sur sa liste, la plia et la rangea dans une enveloppe, griffonna quelque chose sur un aide-mémoire et le reporta sur un calendrier écorné, puis dit enfin :

« Qu'est-ce qu'il faisait là ? »

Il retira la pipe de sa bouche et commença à en extraire la cendre à l'aide d'un crayon, tout en regardant Katherine d'un air distant et impassible.

« C'était une erreur, je le crains.

— Il y a là deux erreurs, Miss Lind, je vous demande pardon, dit-il d'une voix soudain forte et querelleuse. Le livre n'aurait pas dû être marqué comme rendu. C'est la première. Et puis il n'aurait pas dû être placé sur les étagères d'usuels. Cela fait deux fautes, Miss Lind, vous me suivez ?

— Oui. » Elle répondit d'un ton neutre, pour éviter d'attirer l'attention sur le fait qu'elle se refusait à lui donner un titre quelconque. Intérieurement, elle s'armait de patience pour entendre ce qui allait suivre, car il répétait toujours pratiquement les mêmes choses.

« Et aucune des deux, si je puis dire, n'aurait dû être commise par quiconque ayant une once de ce que nous, Anglais, appelons jugeote, bon sens ou... faculté de raisonnement. » Il alla de biais vers le radiateur à gaz, tendant un tortillon de papier vers les flammes. « Certainement pas par quelqu'un possédant l'instruction supérieure que vous avez reçue... Peut-être la plus jeune des débutantes, n'importe laquelle, avec la tête farcie d'airs de jazz ou de petits amis, ou du dernier "ciné" ou tout autre nom qu'on lui donne, elle, oui, mais je n'attends pas cela de vous parce que j'ai été incité à croire qu'on vous a appris à penser, et que ce genre de conduite, pour dire les choses crûment, n'est rien d'autre qu'une sacrée idiotie. » La flamme s'approchait de ses doigts, et il tira quelques frénétiques bouffées sur sa pipe avant de jeter le bout de papier carbonisé dans le bol d'eau. Puis il se remit à parler de la voix qui lui était naturelle, vidée de tout humour ou chaleur, une voix qu'on aurait pu employer au théâtre comme typiquement insultante. « J'ai toute la *sympathie* possible pour les fautes qu'un homme ou une femme commet par manque d'expérience ou insuffisance de ce que vous voudrez.



Il y a certaines choses dans cette profession qui ne peuvent être maîtrisées qu'après beaucoup de temps — rien qu'en les faisant jusqu'à ce que vous puissiez prévoir tout ce qui pourrait arriver au cours du... processus. » Il avança la mâchoire d'un air agressif, comme si elle l'avait provoqué d'une façon ou d'une autre. « Je ne suis pas un de ces diplômés d'université, Cambridge ou Oxford, qui arrive et vous dit : "Oh oui, je peux apprendre tout ce bazar en cinq minutes". Je les connais, ces zèbres, et vous pouvez me croire, ils sont de fort peu d'utilité quand il faut faire un peu de travail sérieux. Non, je suis entré dans cette profession au bas de l'échelle » — il la regarda encore une fois avec cette expression distante et figée qui semblait lui pincer jusqu'aux narines — « et si modeste que soit le niveau auquel je me suis élevé dans la hiérarchie, je l'ai obtenu simplement *en connaissant mon travail* de A à Z, de fond en comble, et quoi qu'il en coûte. » Il remit sa pipe entre ses mâchoires serrées, mais elle s'était éteinte ; cette fois, il tendit la main vers les allumettes en reniflant.

« Maintenant, bien sûr, reprit-il en tirant avidement sur sa pipe, je ne sais pas ce que vous avez l'intention de faire de votre vie, si vous avez l'intention de poursuivre cette carrière ou non. Je ne le sais pas et, franchement, je ne tiens pas à le savoir, car c'est une question que chacun a le droit de décider et de trancher par lui-même, *mais je vais vous dire ceci* : si vous décidez, oui, je vais persister dans cette profession, m'appliquer à vouer toute mon énergie pour réussir cette... carrière, *vous vous apercevrez* » — il accentua les trois derniers mots avec sa pipe — « qu'une once de *sens commercial*, celui dont on a besoin pour faire marcher une usine ou un... commerce quelconque, vaut tous vos Shakespeare et vos Docteur Samuel Johnson, et autres je ne sais qui. Bien sûr » — ici sa voix prit un ton d'explication bienveillante — « je n'aurai pas la sottise de prétendre que ce type de savoir n'est pas d'une valeur inestimable, mais ce que je cherche à expliquer, c'est qu'une fois par an un quidam peut entrer ici et dire : "Écoutez,

Mr Anstey, je veux tout savoir sur le théâtre élisabéthain”, ou sur quelque obscure branche de la phonologie ou de la morphologie, ou sur tout autre sujet qui vous serait familier — bon, ça y est, vous pouvez déballer vos connaissances. Mais *neuf fois* sur dix, *quatre-vingt-dix-neuf fois* sur CENT, vous devez simplement tenir le rôle d’un patron ordinaire qui se trouve traiter des livres plutôt que des immeubles, ou des landaus, et ainsi de suite derechef. » Mr Anstey fourragea avec son crayon dans sa pipe à nouveau éteinte, et exhiba cette fois un briquet bon marché qui émit une grande flamme. « Quant à vous, vous avez commencé dans ce métier avec une excellente éducation, très valable, de beaucoup supérieure à tout ce que j’ai reçu, et tout aussi valable pour avoir été acquise dans un autre pays, car le savoir humain est le même en Angleterre, en France, en Allemagne ou n’importe où sur la terre du Bon Dieu. » Ici il eut un petit rire. « Mais si, comme je suis en train de vous le dire, ou plutôt de vous le suggérer, un jour vous occupez une position comparable à la mienne, vous verrez que les trois quarts de votre temps seront pris à surveiller et à faire le ménage derrière une tête de linotte qui croit qu’elle a emballé un livre pour l’envoyer à Wigan ou à Tombouctou, quand en réalité elle l’a posé sur des rayons où il n’avait rien à faire. » Il rit à nouveau et tira sur sa pipe, entourant sa tête d’une fumée bleue et douceâtre.

Katherine le regarda comme un insecte qu’elle aurait piétiné de bon cœur. « Je vous présente mes excuses pour cette erreur, dit-elle, furieuse, mais je ne crois pas que...

— Eh oui, Miss Lind, c’est comme ça que nous devons passer notre temps », lui dit Mr Anstey en l’interrompant en plein milieu de sa phrase. Il s’assit dans une position inélégante et se frappa la cuisse d’un air attristé en lui grimaçant un sourire, le visage tordu de biais. « À nous tracasser pour des détails futiles qui, dans six semaines, n’auront plus d’importance pour vous ni moi ni quiconque, alors que les choses réellement importantes

n'intéressent personne. » Il eut un geste théâtral de résignation. C'était un autre de ses rôles, celui de l'individu contraint de passer son temps à des choses indignes de son intelligence. « J'ai du travail dans ce tiroir pour les quatre ans à venir, un travail de classification original et susceptible d'être très utile, qui attendra jusqu'à ce que je puisse libérer une semaine ou plus... Bon, ça ne sert à rien de faire une pause pour y réfléchir. La folie est sur cette pente, comme dit l'autre. Tout ce que je peux faire — et tout ce que vous pouvez faire —, c'est mener à bien le travail en cours. Ce... »

On frappa à la porte, et Miss Feather entra, balayant la pièce du regard comme si elle s'attendait à y trouver plus de deux personnes. Mr Anstey reprit instantanément son expression distante et dit d'une voix préoccupée :

« Oui, qu'y a-t-il, Miss Feather ?

— Je crains que l'une des jeunes employées ne soit souffrante, Mr Anstey. Elle n'est pas en état de travailler.

— Et qui est-ce, Miss Feather ? » C'était un troisième rôle, celui de l'enquêteur judiciaire résolu à connaître tous les éléments du dossier.

« Miss Green. Elle a vraiment l'air très malade.

— Qu'est-ce qu'elle a qui ne va pas ? demanda-t-il d'un ton cassant. Est-ce qu'elle couve quelque chose, une grippe ou la rougeole ou... ?

— Elle a un très violent mal de dents, et elle veut rentrer chez elle. Je pense que ce serait aussi bien de la laisser faire. Elle ne sera pas d'une grande utilité ici, à vrai dire.

— Chez elle ! C'est chez un dentiste qu'elle devrait aller, dit Mr Anstey avec mépris, comme s'il avait flairé un subterfuge.

— Je pense qu'elle ira, si on la laisse d'abord rentrer chez elle. » Miss Feather, et c'était peut-être le seul membre du personnel capable de le faire, avait le don de maintenir Mr Anstey sur la voie du sujet abordé : elle insérait des remarques insinuant et

Les pages suivantes ne sont pas consultables

© 2011 Les Editions Thierry Marchaisse. Tous droits réservés.